

Un ensemble architectural exceptionnel

Lucie K. Morisset

Special Issue, 1993

« Foi et culture feray valoir » : le petit séminaire de Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8464ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morisset, L. K. (1993). Un ensemble architectural exceptionnel. *Cap-aux-Diamants*, 10–15.

Un ensemble architectural exceptionnel

L'ancienne université est une encyclopédie architecturale des XIX^e et XX^e siècles: néo-classicisme d'un Goodlatte Richardson Browne; dépouillement et innovation d'un Charles Baillairgé; esprit français Second Empire d'un Joseph-Ferdinand Peachy; idéal décoratif classicisant d'un Georges-Émile Tanguay; style Beaux-Arts d'un Jean-Simon Bergeron. Ces édifices, maintenant occupés par le Petit Séminaire, rendent encore hommage au talent de ces architectes.

par Lucie K. Morisset



Vue aérienne de l'ensemble des bâtiments du Séminaire de Québec et de l'Université Laval en 1950. (Division du Vieux-Québec, Ville de Québec).

L'ÉCOLE D'ARCHITECTURE A RAMENÉ L'UNIVERSITÉ Laval à son berceau en aménageant en 1990 dans les anciens locaux, restaurés, du Petit Séminaire. Par un curieux chassé-croisé, le Petit Séminaire se retrouve actuellement dans les bâtiments originaux de l'université.

Il faut dire que ces bâtiments blancs lovés autour d'une cour, qu'occupe l'École d'architecture, n'étaient pas destinés à loger des classes. Le Petit Séminaire de François de Laval n'est pas une institution d'enseignement. La construction qu'on entreprend en 1675, sur le fief du Sault-au-Matlot, héberge quelques élèves du Collège des

jésuites dont on espère qu'ils épouseront la prêtrise; il s'agit donc d'une extension du Grand Séminaire.

Au lendemain de la Conquête, le Petit Séminaire élargit cependant sa vocation. Le collège des jésuites investi par les militaires, le Séminaire accueille désormais pensionnaires et externes, à qui l'on dispense des cours sur les lieux mêmes du pensionnat. À défaut d'une clientèle nombreuse, ces «cours» ne requièrent cependant aucune salle de classe; l'enseignement individuel prévaut d'ailleurs, en Amérique comme en Europe, jusqu'à la toute fin du XIX^e siècle. Ce n'est qu'en 1919, avec la construction du Pavillon des classes, que le Petit Séminaire se dote d'un premier bâtiment spécifiquement scolaire: des locaux plus nombreux y accueillent les élèves groupés en «classes» pour recevoir un enseignement collectif et simultané.

Comme le Pavillon des classes qu'occupe toujours le Petit Séminaire, l'intérieur reconstruit du Pavillon central, la majeure partie de l'École de médecine et l'édifice de la Faculté de droit datent de la première moitié du XX^e siècle. Dans leur état actuel, ces édifices témoignent assez bien de l'architecture Beaux-Arts, «style institutionnel» du Québec de Louis-Alexandre Taschereau. L'extérieur du Pavillon central et l'édifice initial de l'École de médecine appartiennent cependant au XIX^e siècle, à l'histoire de la fondation de l'Université Laval.

Les débuts de l'université

L'abbé Louis-Joseph Casault, professeur de physique et supérieur du Séminaire de Québec, propose en 1852 l'établissement d'une université rattachée au Séminaire qui seul dispose, à l'époque, des ressources nécessaires à l'entretien d'une telle institution. Le 8 décembre de la même année, une charte royale consacre cette première université catholique et francophone en Amérique du Nord. Elle regroupe les facultés de droit, des arts, de théologie et de médecine; cette dernière faculté prend la relève de l'École de médecine ouverte à Québec quatre ans plus tôt.

Les débuts de l'université sont modestes; l'enseignement des lettres et des sciences s'y donne le soir, sous forme de conférences. L'institution subit la compétition d'autres universités, notamment de McGill qui jouit de l'appui financier des

Molson, Smith et autres philanthropes anglophones. En refusant, par crainte de l'ingérence étatique, d'offrir un enseignement technique, l'Université Laval se prive également d'une clientèle qui la délaisse pour McGill. En 1867, quinze ans après sa fondation, l'Université Laval ne compte que 169 étudiants.

Très tôt cependant, l'abbé Casault veille à la construction de l'université. Entre la rue Sainte-Famille et les remparts, le Séminaire réserve une part de ses terrains à la construction de trois bâtiments: un édifice principal, une école de médecine et un pensionnat pour environ 75 étudiants. Casault retient les services des deux architectes — catholiques — les plus en vue de la ville: Goodlatte Richardson Browne et Charles Baillaigé. Entre 1854 et 1856, le Séminaire investira plus de 200 000 \$ dans l'érection de l'université.

L'école de médecine

On entreprend en 1854 la construction de l'école de médecine (6, rue de l'Université). Le bâtiment marque le premier pas du futur ensemble architectural; il borde cette nouvelle rue de l'Université, qu'on vient d'ouvrir à l'arrière des propriétés du Séminaire afin de structurer l'implantation des installations universitaires. Afin d'assurer l'emprise de cet axe central sur la rue Sainte-Famille, le Séminaire acquiert les terrains et fait démolir l'ancienne maison de l'ingénieur militaire Gaspard Chaussegros de Léry; c'est à cet emplacement, en surplomb de la rue Hébert (alors Saint-Georges), qu'est érigée l'École de médecine.

L'architecte Goodlatte Richardson Browne surveille la construction. Le bâtiment long de 75 pieds (22 mètres) s'élève sur trois étages et demi; à l'arrière, son sous-sol donne cependant de plain-pied sur la rue Hébert, en contrebas. L'École, qui accueille aussi la Faculté de droit, loge un musée anatomique et la bibliothèque. Au dernier étage se trouvent la salle de dissection, qui bénéficie d'un éclairage zénithal, et une salle en amphithéâtre où se tiennent les conférences sur l'anatomie.

Rue de l'Université, la façade, en pierre de taille grise arbore cette sévérité qu'on associe à la fonction de l'édifice. Les trois travées de part et d'autre du corps central en légère saillie sont dépouillées d'ornements: deux assises et un portail en pierre de taille soulignent la composition et des fenêtres cintrées marquent le bel étage sous le niveau supérieur traité en attique. Coiffé d'un toit bas, invisible depuis la rue, le bâtiment est assez caractéristique du néoclassicisme d'inspiration britannique de l'agence Browne et Lecourt, dont Goodlatte Richardson Browne, d'origine irlandaise, était partenaire.

Le Pavillon central

Pendant qu'on érige l'École de médecine, l'architecte Charles Baillaigé (1826-1906) soumet les plans d'un édifice moderne, le Pavillon central (3, rue de l'Université), qui doit être construit à l'autre bout de la rue de l'Université. Conçu pour assurer la visibilité de l'institution, en surplombant les remparts, le bâtiment principal de l'université se dresse dans l'alignement du pensionnat, laissant un vide de 170 pieds (51 mètres) dont on attend qu'il soit rempli par les futures constructions de ce campus en genèse.



On pose la pierre angulaire le 21 septembre 1854 et les travaux sont complétés deux ans plus tard. L'énorme Pavillon central se distingue par le caractère moderne de sa construction. L'édifice de 300 pieds (90 mètres) par 60 pieds (18 mètres), haut de 5 étages, loge deux amphithéâtres de 216 mètres carrés, des laboratoires particulièrement modernes et une salle de lecture qui occupe la section centrale des deux derniers étages, sur une hauteur de 24 pieds

En 1854, on entreprend la construction de l'École de médecine au 6, rue de l'Université, sous la direction de l'architecte Goodlatte Richardson Browne. (Archives nationales du Canada).

Le Pavillon central au 3, rue de l'Université est érigé de 1854 à 1856 d'après les plans de l'architecte Charles Baillaigé. (Collection initiale. Archives nationales du Québec à Québec).

(7 mètres), cerclée de galeries périphériques. L'édifice est le plus gros et le plus visible de la ville; le seul défi structural que posent ses dimensions satisfait aux ambitions de l'abbé Casault et Baillaigé doit inventer une machine à vapeur pour ériger les cent soixante tonnes de matériaux quotidiennement nécessaires à la construction. Mais surtout, le Pavillon central est coiffé du



En 1875, l'architecte Joseph-Ferdinand Peachy propose une nouvelle toiture mansardée coiffée de trois lanternes. Photo de Louis-Prudent Vallée, vers 1879. (Inventaire des œuvres d'art du Québec).

premier toit plat de Québec; la balustrade qui le surmonte illustre fort clairement cet aspect novateur qu'on recherche. À une hauteur de 80 pieds (24 mètres), sa promenade faitière est à la fois plus élevée et plus longue que la terrasse Durham (qu'on a depuis agrandie et rebaptisée Dufferin).

Sa façade imposante, en calcaire de Deschambault, est pratiquement dénudée d'ornementation. Baillaigé élabore une composition

classique sévère, appropriée au caractère monumental de l'édifice. L'entrée centrale est encadrée d'un portail dorique *in antis* surmonté d'une architrave à trois couronnes, que l'architecte emprunte, selon son habitude, aux modèles proposés par l'Américain Minar Lafever. Le reste du décor va aux deux portails latéraux, qui sont coiffés d'un curieux linteau curvilinéaire, typique de la production de Baillaigé. Le traitement ornemental parcimonieux révèle l'approche rationaliste que l'architecte exploite, plus avant, à l'intérieur.

Il faut dire que l'édifice innove franchement du point de vue technologique. Baillaigé, déjà connu pour le modernisme fonctionnel de ses réalisations antérieures, ne manque pas de doter le nouveau pavillon universitaire d'un système d'aération, de chauffage central, d'une alimentation courante en eau chaude et froide et d'un éclairage au gaz. Mais surtout, Baillaigé utilise un système structural de fer, le premier à Québec, tout droit importé des récentes constructions de fonte new-yorkaises. L'aménagement de la salle des promotions, tout aussi américain — il s'apparente aux modèles de Lafever — traduit les préoccupations de Baillaigé: les mezzanines périphériques portent sur des colonnes en fonte que l'architecte, fidèle au langage rationaliste, laisse apparentes. L'édifice qu'on inaugure en 1856 est celui d'une université moderne et nord-américaine.

Toutefois le toit plat de Baillaigé, mal adapté au climat québécois, se met à couler peu de temps après. Puis les vingt années suivantes, à l'aube des embellissements proposés par Lord Dufferin, voient Québec s'attacher davantage à un idéal français: l'hôtel du Parlement confirmera, en 1879, ce virage francophile. L'idée d'une université nord-américaine se fait moins séduisante, notamment lorsqu'elle renvoie à la première université francophone d'Amérique du Nord. Le Séminaire envisage donc d'exproprier tous les terrains autour du Pavillon central, afin d'aménager un grand parterre conforme aux modèles de l'architecture française. En 1875, l'architecte Joseph-Ferdinand Peachy propose une nouvelle toiture mansardée coiffée de trois lanternes — une «toiture française», comme on dit alors —, et une fausse façade de bois, qui pare le mur latéral donnant sur le fleuve. Le bâtiment remodelé, dont la silhouette participe plus que jamais à la définition de la ville, épouse fidèlement le caractère ornemental de l'architecture Second Empire, «style français» par excellence depuis l'agrandissement, célèbre, du Louvre (1852-1857).

Modernisation et expansion

Au début du xx^e siècle, on assiste à l'essor de la vie intellectuelle québécoise. L'université fran-

cophone, berceau de l'enseignement des arts et des lettres, y participe activement: les nombreuses conférences publiques, où l'on invite des professeurs français, en font un nouveau lieu de rayonnement intellectuel. Le réseau universitaire québécois se compose de quatre institutions, deux anglophones et deux francophones: Bishop et McGill, d'une part, Laval et sa succursale mont-réalaise, d'autre part. Une ère chargée de promesses s'annonce à l'Université Laval.

C'est dans cet esprit que l'intérieur du Pavillon central, jugé par trop austère en cette époque florissante, est partiellement reconstruit en 1910, selon les plans de l'architecte Georges-Émile Tanguay. L'intervention métamorphose l'aventure rationaliste de Baillaigé en un décor plus riche, en même temps qu'elle vise à mettre le bâtiment à l'épreuve du feu; la fonte, laissée apparente, qu'on a vue s'enflammer dans l'incendie de Chicago (1871) est peu rassurante. Dans la salle des promotions, Tanguay libère les allées latérales en supprimant les colonnes porteuses des mezzanines; l'intérieur de fonte est tout entier enveloppé d'un décor de plâtre, où des cartouches à l'emblème de l'Université Laval, des consoles ouvragées — elles masquent les linteaux qui portent désormais les balcons — et d'abondantes moulurations ordonnent une architecture empreinte d'un idéal décoratif classicisant.

Un vent d'expansion souffle sur l'université. En 1913, Georges-Émile Tanguay, à l'époque l'architecte le plus en vue de Québec, soumet les plans d'addition d'un nouveau pavillon devant servir aux facultés de droit, de génie forestier et d'arpentage, rue Hébert. Les deux ailes prévues devront s'adjoindre à «l'aile nord-est de l'université» — le Pavillon central — l'une au nord, l'autre au sud; il s'agit de vastes bâtiments, de 32 pieds (10 mètres) par 53 pieds (16 mètres) et hauts de cinq étages. Mais la Première Guerre mondiale freine les projets de construction: le pavillon de Tanguay ne sera jamais réalisé.

Une architecture institutionnelle: le Pavillon des classes du Petit Séminaire

En 1918 cependant, les projets d'expansion sont repris, à la fois pour l'université et le Petit Séminaire. Ce dernier, confronté à une clientèle croissante et à un système d'enseignement qui requiert désormais des salles de classe, se voit forcé de moderniser et d'agrandir ses installations. L'architecte Tanguay avait déjà, en 1910, proposé l'exhaussement des trois ailes initiales: deux nouveaux étages auraient logé sept salles de classe, deux salles d'étude et les dortoirs du pensionnat. Un autre projet toutefois se substitue, en 1919, à cet agrandissement non réalisé: le Pavillon des classes (14-17, rue Sainte-



Famille), qui sera construit en 1920-1921 d'après les plans de Jean-Siméon Bergeron.

Le Pavillon des classes — la «Maison neuve» comme on l'appelle alors — ferme la cour intérieure du Petit Séminaire, auquel il est relié par une passerelle aérienne. Le grand édifice, qui peut accueillir plus d'un millier d'élèves, abrite les équipements les plus modernes de l'époque, notamment un gymnase (palestre) et une piscine. Rue Sainte-Famille, il impose à l'emprise de la rue Garneau l'un des corps latéraux de sa monumentale façade, comme si cette dernière

En 1910, l'architecte Georges-Émile Tanguay reconstruit partiellement l'intérieur du Pavillon central. La Salle des promotions connaît alors de profondes transformations esthétiques. Diverses vues en 1890, 1915, 1978. (Archives nationales du Canada; collection Jean-Marie Lebel; Division du Vieux-Québec, Ville de Québec).



Le Pavillon des classes au 14-17, rue Sainte-Famille est construit en 1920-1921 d'après les plans de Jean-Siméon Bergeron.
(Photo: Division du Vieux-Québec, Ville de Québec).



En 1922, Jean-Siméon Bergeron propose des plans pour agrandir l'École de médecine.
(Division du Vieux-Québec, Ville de Québec).

construction devait, à la limite occidentale des terrains du Séminaire, marquer une fois pour toutes la présence de l'institution dans le Vieux-Québec.

Sur ses cinq étages, l'élévation principale adopte un vocabulaire classique épuré. Les deux niveaux inférieurs, dont le premier rachète la dénivellation de la rue Sainte-Famille, sont délimités par deux assises en pierre de taille. Les fenêtres des niveaux supérieurs ordonnent l'étagement: une sur deux, au troisième, est coiffée d'un fronton triangulaire, et au quatrième un fronton en hémicycle. La composition se termine au dernier niveau, par une rangée de fenêtres cintrées. Cette multiplication des fenêtres traduit bien la «fonction école» du bâtiment; les écoles de quartier contemporaines arborent des élévations similaires. Le Pavillon des classes, cependant, se distingue par ce vocabulaire ornemental classique, que soutiennent les frontons des deux corps latéraux; là, l'architecte a même repris l'architrave à couronnes du Pavillon central de Baillairgé.

L'ensemble de cette composition est typique de l'architecture Beaux-Arts, style par excellence des édifices institutionnels depuis que le gouvernement libéral a entrepris, notamment sur la colline parlementaire, de doter le Québec d'une architecture d'État. L'architecte Jean-Siméon Bergeron, dont le Pavillon des classes est l'une des premières réalisations, sera l'un des principaux adeptes du style Beaux-Arts à Québec et concevra d'ailleurs, sur la colline parlementaire, l'édifice André-Laurendeau.

L'agrandissement de l'École de médecine et de la Faculté de droit

L'université se trouve elle aussi à l'étroit. Le Québec des années 1920, sous le gouvernement Taschereau, se tourne vers les sciences exactes, et Laval, devant la concurrence des universités anglophones, ressent le besoin de revoir ses enseignements. Depuis l'indépendance de sa succursale montréalaise, en 1919, elle n'est plus en outre la seule université francophone; c'est d'abord par des pavillons dédiés à l'enseignement des sciences que l'université reprend, au lendemain de la Première Guerre, son expansion.

En 1918, toutefois, l'espace manque sur les terrains du Séminaire. La rue de l'Université étant presque entièrement construite, on choisit plutôt d'ériger les nouveaux équipements scientifiques de l'université sur la terrasse Dandurand (Cégep Garneau) à Sainte-Foy. C'est là qu'on érige l'École de chimie et l'École des mines, deux grands bâtiments Beaux-Arts, eux aussi de la main de Jean-Siméon Bergeron.

Sur le campus du Séminaire, Bergeron soumet en 1922 les plans d'agrandissement de l'École de médecine de 1854. Une nouvelle aile Beaux-Arts, assez proche de l'esprit du Pavillon des classes, s'accroche au mur pignon de l'édifice de Browne, qu'on a exhaussé d'un étage et coiffé, au goût du jour, d'un toit plat. En maintenant ainsi les facultés initiales de l'université dans le Vieux-Québec, loin des nouveaux pavillons, Laval rallie le mouvement, amorcé à Paris, de séparer les enseignements «traditionnels» (médecine et sciences humaines) de ceux des sciences. En fait, quoique l'espace se fasse restreint sur les terrains du Séminaire, tout indique la volonté de

Séminaire (pavillon Louis-Jacques-Casault) est construit en 1958; les sciences sociales, qui occupaient une partie de l'ancienne École de médecine, s'établissent en même temps que la Faculté de droit au pavillon Charles-de Koninck, terminé en 1965. Dernière dans le Vieux-Québec, l'École de musique quitte le 6, rue de l'Université en 1972.

Sur l'ancien fief du Sault-au-Matlot, les bâtiments Beaux-Arts de l'architecte Bergeron, monumentaux, témoignent de cette confiance qu'on avait de voir l'université continuer à s'agrandir. À long terme, l'expansion signifiait éventuellement le



l'université, à cette époque, de conserver un campus dans le Vieux-Québec. La construction en 1930 de la Faculté de droit, chevauchant par un porche l'emprise de la rue de l'Université, l'illustre éloquemment. L'édifice est lui aussi l'œuvre de Jean-Siméon Bergeron; adjacent au Pavillon des classes, il complète, rue Sainte-Famille, la façade Beaux-Arts du Séminaire et de l'université.

L'université quitte le Vieux-Québec

En 1942, toutefois, l'abbé Ernest Lemieux, professeur à la Faculté de théologie, soumet le projet de réunir le Grand Séminaire et les infrastructures de l'université, partagées entre le Vieux-Québec et la terrasse Dandurand, sur un nouveau campus, à Sainte-Foy. L'architecte Édouard Fiset soumet en 1949 un plan d'ensemble: le Grand

remplacement des édifices environnants par les constructions d'envergure de l'université, à l'image des agrandissements de l'université de Paris au sein du Quartier latin. En sauvegardant les anciens bâtiments du Petit Séminaire par son déménagement à Sainte-Foy, l'université aura, en quelque sorte, ménagé son retour au Vieux-Québec; son départ, en même temps, a offert au Petit Séminaire des édifices scolaires plus adéquats. Et quoique ces bâtiments aient aujourd'hui échangé leurs occupants, le 325^e anniversaire du Petit Séminaire est aussi, dans l'ensemble conservé, celui d'une histoire ininterrompue de l'enseignement. ♦

En 1930, on construit un édifice pour loger la Faculté de droit. Les plans ont été dessinés par Jean-Siméon Bergeron. La nouvelle construction adjacente au Pavillon des classes, complète, rue Sainte-Famille, la façade beaux-arts du séminaire et de l'université. (Archives du Séminaire de Québec).

Lucie K. Morisset est historienne de l'architecture.